

VIE DE SYNÉSIUS

CHAPITRE I

Patrie de Synésius. – Sa famille. – Il va étudier à Alexandrie. – Hypatie. – Voyage de Synésius à Athènes. – Son retour dans la Cyrénaïque.

Plus de six cents ans avant l'ère chrétienne, les habitants de Théra, ville occupée par les Lacédémoniens, vinrent, sous la conduite de Battus, fonder une colonie sur les côtes de l'Afrique. Cyrène fut la première cité qu'ils bâtirent; mais plus tard il s'en éleva d'autres : Ptolémaïs, Arsinoé, Bérénice et Apollonie furent les principales. La Cyrénaïque, appelée aussi Pentapole à cause de ses cinq villes, devint bientôt florissante : célèbre par la fertilité de son territoire, elle s'enrichit par le commerce et s'illustra par la gloire des lettres et des arts. Pindare chantait ses rois, vainqueurs aux jeux publics de la Grèce; on vantait ses philosophes Aristippe, Carnéade et Antipater, et son poète Callimaque; son géographe Ératosthène s'était acquis une juste célébrité par l'étendue de ses connaissances.

Gouvernée d'abord par la race de Battus, divisée plus tard en républiques, la Pentapole passa ensuite sous la domination des rois d'Égypte, pour n'être plus enfin qu'une province de l'empire romain. A partir de cette époque, sa prospérité déclina, et, vers le milieu du quatrième siècle après J.-C., elle avait perdu à peu près toute son importance. Cyrène surtout était déchue de son ancienne splendeur;¹ elle n'avait pas même gardé son titre de métropole : Ptolémaïs le lui avait enlevé. C'est dans la ville fondée par Battus que naquit Synésius, probablement vers l'an 370. ² Sa famille était riche, l'une des plus nobles; il la fait remonter jusqu'à Eurysthène, descendant d'Hercule, qui vint avec les Doriens s'établir dans le Péloponèse, onze siècles avant J.-C. On lisait, dans les registres publics de Cyrène, la succession de ses ancêtres, et l'on montrait encore leurs tombeaux. ³ Souvent, faisant allusion à ces souvenirs, il appelle Sparte sa patrie. À ce compte, sa race aurait eu plus de quinze cents ans d'antiquité; nul au monde n'aurait pu, j'imagine, se glorifier d'une généalogie aussi reculée.

¹ Cyrene, urbs antiqua, sed deserta, dit Ammien-Marcellin, liv. 22

² Aucun doute sur le lien de sa naissance : *La mère Cyrène*, dit-il lui-même (lettr. 16). Quant à l'époque où il naquit, nous manquons de témoignages positifs; on ne peut faire que des conjectures à cet égard. Les uns le font naître en 379; les autres reculent sa naissance jusqu'en 350. Aucune de ces deux dates ne me paraît probable. Synésius se maria en 403 ou 404; presque tous ses écrits sont composés après 400; dans l'un deux (Hymnes, 7, vers 14), il parle encore de sa jeunesse; au moment où il vient d'être élevé à l'épiscopat, il est jeune par rapport aux prêtres qui l'entourent (lettr. 129). J'ajoute que de toutes ses lettres, si nombreuses, aucune n'est antérieure à l'an 394. Je ne puis donc croire soit né en 350. D'un autre côté, comment admettre qu'il n'ait eu que dix-huit à dix-neuf ans quand il fut député à Constantinople, en 397 ? Dans son discours prononcé devant Arcadius, au plus tard en 400, pour expliquer la liberté de son langage, il revient à plusieurs reprises sur ce point qu'il s'adresse à un jeune prince cela se comprendrait-il si lui-même eût été aussi jeune, plus jeune même que l'Empereur ? Parmi les nombreuses raisons qu'il donne pour refuser l'épiscopat, en 400, il n'allègue point sa trop grande jeunesse; loin de là, dans deux lettres écrites, l'année suivante, à Auxence (lettr. 113 et 114), il invoque son âge mûr. La date 370, quo nous avons fixée approximativement, nous paraît concilier toutes les difficultés.

³ Contre Andronicus, 8 ; *Cetastase*, II, 5; Lettr. 24.

VIE

Le paganisme devait être, pour le descendant d'Hercule, une religion de famille. Quoique le nouveau culte dominât alors dans la Cyrénaïque, Synésius fut élevé dans les anciennes croyances. Il perdit sans doute ses parents de bonne heure, car il n'en parle nulle part. Son père, homme riche, avait eu, je pense, du goût pour la littérature, puisqu'il laissa des livres, héritage que son fils recueillit précieusement et qu'il s'efforça d'accroître. ⁴ Synésius eut un frère plus âgé que lui, auquel il adresse un grand nombre de lettres, Évoptius, qui lui succéda sans doute comme évêque de Ptolémaïs. ⁵ Cet Évoptius, qui vivait tantôt à Alexandrie, tantôt à Cyrène, fut sénateur dans cette dernière ville, honneur pesant, car Synésius demande qu'on en délivre son frère. Il avait aussi une soeur, nommée Stratonice, célèbre pour sa beauté; il lui éleva une statue, et mit en bas cette inscription :

C'est la belle Vénus, si ce n'est Stratonice.

Cette soeur avait épousé Théodose, un des officiers de l'Empereur. Nous trouvons encore dans les lettres de Synésius les noms de quelques personnes qui lui étaient attachées par les liens du sang, et de l'amitié. Il cite avec éloge Hérode et Diogène; ce dernier, fils de Maximin, avait été un magistrat distingué; à la tête des troupes, il s'était signalé dans la Cyrénaïque. Un autre de ses parents, Alexandre, s'était acquis comme philosophe une certaine célébrité.

Élevé avec un compagnon de son âge, appelé Auxence, Synésius passa sans doute ses premières années à Cyrène. Dès qu'il fut en âge de porter les armes, il suivit probablement la carrière militaire; du moins un passage d'une de ses lettres peut le faire croire. ⁶ Mais l'étude avait pour lui plus d'attraits; ses progrès furent rapides, car bientôt il dut aller chercher au loin des maîtres que sa patrie ne pouvait lui fournir. «Si chère que me soit Cyrène, dit-il quelque part, je dois convenir qu'elle est devenue, je ne sais comment, insensible à la philosophie» (lettre 6).

Entrepôt du commerce d'Orient, Alexandrie offrait aussi un asile à toutes les sciences. Puissante, populeuse, embellie par les merveilles des arts, et fière de ses richesses intellectuelles, elle appelait à elle des étrangers de tous les pays. Toutes les idées et toutes les nations se trouvaient représentées à Alexandrie; les marchands affluaient à son port, comme les disciples à ses écoles. A côté de l'observatoire bâti par les Lagides, s'élevait cette fameuse bibliothèque dont les collections s'étaient accrues sous plusieurs empereurs. Les deux cultes opposés avaient chacun leur enseignement, leur université, pour ainsi dire. Tandis que les chrétiens professaient au modeste Didascalée qu'ils avaient ouvert, le Musée, avec ses trésors scientifiques, appartenait toujours aux hellénistes. Mathématiques, histoire, philosophie, littérature, il n'était aucune connaissance humaine qui n'eût sa place dans cette somptueuse école. La population tout entière semblait animée d'une vive ardeur pour la science : ingénieuse, subtile, avide de doctrines, elle se pressait autour de la chaire d'un professeur; quelquefois même, dans la rue, le premier venu retenait la foule attentive à ses leçons improvisées. Des portefaix enseignaient la philosophie.

Tel avait été, en effet, le métier qu'exerça d'abord le fondateur de l'école néoplatonicienne. Comme c'était surtout à Alexandrie que cette école compta des disciples, Alexandrie fut le siège de la nouvelle philosophie. Synésius vint pour y étudier les doctrines alors florissantes. A défaut de successeurs inspirés, Ammonius Saccas, Plotin, Porphyre, Jamblique avaient d'habiles interprètes; on méditait leurs idées; leurs ouvrages étaient lus, expliqués, commentés dans les chaires publiques. Mais de tous les maîtres qui enseignaient le néoplatonisme, nul n'était aussi

⁴ Dion. 18

⁵ Il y eut du moins, parmi les Pères qui assistèrent au concile d'Éphèse, en 431, un Evoptius, évêque de Ptolémaïs.

⁶ lettre 64

célèbre qu'une femme, Hypatie. Elle exerça sur l'esprit de Synésius une grande influence, qu'il est facile de comprendre, comme nous allons le voir.

Fille de Théon d'Alexandrie, célèbre mathématicien, Hypatie eut pour premier maître son père. Douée d'une rare intelligence, à l'âge où, d'ordinaire, on aborde à peine les sérieuses études, elle avait déjà approfondi les mathématiques et la philosophie. Dans le déclin des moeurs païennes, la femme, depuis longtemps, avait cessé de se renfermer dans l'intérieur du gynécée : à l'exemple d'Asclépigénie, dont elle avait sans doute été la disciple à Athènes, avant de devenir son émule, Hypatie monta dans la chaire du professeur. Bientôt de nombreux auditeurs se pressèrent aux leçons de cette jeune fille, vêtue du manteau de philosophe. Elle éclipsa les maîtres les plus savants; elle ne pouvait sortir qu'entourée d'une foule d'admirateurs qui lui faisaient cortège. Plus d'une fois elle dut s'arrêter sur la place publique pour expliquer Platon et Aristote. Sa beauté, sa science, le charme de sa parole, tout en elle justifiait ce titre de Muse que lui décerna souvent l'enthousiasme de ses contemporains. Les grâces de sa personne durent sans doute ajouter beaucoup aux séductions de son éloquence : comment ne point aimer la sagesse sortie d'une telle bouche ? A l'admiration que faisait naître Hypatie se joignit souvent un sentiment plus tendre; elle l'inspira, mais sans réprouver jamais. En renonçant à cette existence obscure et modeste qui sied si bien à la femme, elle n'avait pas voulu garder les passions de son sexe; elle s'était retirée tout entière dans les choses de l'esprit. Nul soupçon contre la pureté de sa vie ne se mêla à ce concert d'applaudissements qui s'élevait vers elle d'une foule ardente et enivrée. Elle se maria, mais sans se donner jamais, dit-on, à son époux; la femme resta vierge : la jeune néoplatonicienne n'avait voulu voir dans le mariage qu'une union des intelligences. Hypatie enseigna longtemps. Elle devint une puissance dans Alexandrie : on invoquait son crédit; les magistrats la consultaient sur les affaires publiques. Mais cette autorité causa sa perte. Le préfet d'Égypte, Oreste, qui passait pour se conduire d'après ses conseils, eut des démêlés avec le patriarche Cyrille. Le peuple souffrait de cette mésintelligence : il accusa Hypatie, contre laquelle l'indisposait d'ailleurs la passion religieuse. A quelque idée qu'elle obéisse, si pures que soient les doctrines au nom desquelles elle prétend agir, la populace est la même dans tous les pays et dans tous les temps. Au mois de mars 445, une bande de furieux, excités par un lecteur chrétien nommé Pierre, arracha Hypatie de son char, tandis qu'elle se rendait à son école. On l'entraîna dans l'église Césarée : dépouillée de ses vêtements, elle fut tuée avec des débris de vases et mise en pièces. Ses membres déchirés furent traînés dans les rues et livrés enfin aux flammes sur la place Ginaron. Cyrille eut à verser des larmes sur ce crime affreux qui déshonorait son église.

Telle fut la fin de cette femme dont l'enseignement avait jeté tant d'éclat. Elle était jeune encore quand Synésius vint écouter ses leçons : l'impression qu'elle fit sur lui fut profonde et durable. Plus tard, rentré dans la Cyrénaïque, il se félicite avec un de ses amis d'avoir connu ce prodige : «Homère, écrivait-il, dit, pour célébrer Ulysse, qu'il apprit beaucoup dans ses longs voyages, et connut les moeurs et les villes d'un grand nombre d'hommes; mais c'étaient des Lestrygons et des Cyclopes, peuplades sauvages : comment aurait-il donc chanté notre voyage, nous à qui il a été donné de vérifier des merveilles dont le récit nous paraissait incroyable ? Nous avons vu, nous avons entendu celle qui préside aux mystères sacrés de la philosophie.» Ailleurs il dit qu'elle est sainte et chère à la Divinité; ses auditeurs sont le chœur heureux qui jouit de sa voix divine.

Synésius fut remarqué par Hypatie : il s'établit entre eux une de ces amitiés qui ne finissent qu'avec la vie. Il nous reste de cette liaison sept lettres adressées à la philosophe, c'est le titre qu'elles portent : *de la philosophie*. Toutes témoignent de la vive affection de Synésius pour Hypatie; il la nomme «sa bienfaitrice, son maître, sa soeur, sa mère;» il lui donnerait un autre titre s'il pouvait en trouver un qui témoignât mieux sa vénération. «Quand même les morts oublieraient dans les enfers, lui dit-il, moi je m'y souviendrais encore de ma chère Hypatie. C'est pour vous seule que je pourrais dédaigner ma patrie.» Il recommande à son crédit des jeunes gens auxquels il s'intéresse; c'est par son entremise qu'il fait parvenir les lettres qu'il adresse à ses amis d'Alexandrie. Il la consulte sur ses ouvrages, et déclare s'en remettre au jugement qu'elle portera, tout prêt à les offrir aux poètes et aux orateurs, ou à les ensevelir dans l'oubli, selon qu'elle doit les approuver ou les condamner. Enfin c'est auprès d'elle que dans ses chagrins il cherche des consolations; le cour d'Hypatie est, avec la vertu, son plus sûr asile.

A l'exemple d'Hypatie, dont il suivait les leçons, Synésius ne se livra point exclusivement à la philosophie. Avidé de science, et recherchant la réputation que procurent les lettres, il passait avec une égale facilité de l'astronomie à l'éloquence, des mathématiques à la philosophie. Les ouvrages qu'il nous a laissés attestent à chaque instant la flexibilité de son esprit et la variété de ses connaissances. Ce fut sans doute peu de temps après son voyage à Alexandrie que Synésius voulut visiter les écoles d'Athènes. Quoique déchu de sort ancienne splendeur, Athènes restait consacrée, pour ainsi dire, par le souvenir toujours vivant de ses grands hommes. Des maîtres nombreux y distribuaient l'enseignement à des jeunes gens venus de tous les côtés de l'empire. C'est là qu'environ quarante ans auparavant, assis non loin de Julien, le futur César, Basile et Grégoire de Nazianze, échappant à la société de leurs bruyants condisciples, avaient, sur les bancs, contracté cette amitié qui ne devait finir qu'au tombeau. Autour de la chaire des professeurs il se formait de véritables partis. Chaque sophiste comptait des élèves passionnés, qui couraient, recruteurs volontaires, à certaines époques de l'année, se mettre en embuscade dans les diverses parties de l'Attique, pour saisir les nouveaux venus et les enrôler sous la bannière de leur maître. Quelquefois même, dans cette république tumultueuse des écoles, les rivalités d'enseignement dégénéraient en luttes sanglantes.

Si stérile que fût pour les lettres ce mouvement et cette activité, Athènes gardait encore par là sa vieille réputation. «On ne pouvait se dispenser de visiter la patrie de Platon et de Démosthène, dit Libanius, la ville chérie des hommes et des dieux. – Les maîtres avaient vieilli dans le luxe et la mollesse, ajoute le même écrivain; eux-mêmes auraient eu besoin de maîtres pour apprendre à combattre avec la parole, et non pas avec les armes ... Mais les jeunes gens devaient toujours achever leurs études dans cette terre privilégiée, pour revenir en apparence, sinon en réalité, plus instruits.» (Lettre 627) Synésius fit comme tant d'autres. Il avait alors besoin de chercher dans l'éloignement un refuge contre les chagrins que lui donnait le triste état de son pays; d'ailleurs, d'après certains songes, on l'avait menacé de quelque malheur s'il ne se hâtait de faire ce voyage. Mais ce qui le poussait surtout vers la Grèce, c'était le désir de n'avoir plus à vénérer, pour leur science, ceux qui revenaient d'Athènes : «Ce sont, écrivait-il à son frère, de simples mortels comme nous autres; ils ne comprennent pas mieux que nous Aristote et Platon; et cependant ils se regardent parmi nous comme des demi-dieux parmi des mulets, fiers qu'ils sont d'avoir vu l'Académie, et le Lycée, et le Pécile où Zénon philosophait; mais le Pécile ne mérite pas son nom : un proconsul a enlevé tous les tableaux qui en faisaient l'ornement, et par là il a rabattu la prétention de ces faux sages.»

Voilà donc Synésius en Attique. En touchant ce sol sacré, il a cru se sentir grandi; il parcourt tous ces lieux renommés; il visite religieusement Sphette, Thrium, le Céphise, Phalère, le Pirée mais quoi ! le disciple d'Hypatie ne retrouve point à Athènes ces enseignements à la fois gracieux et sévères qui le charmaient à Alexandrie. Bientôt le désenchantement est complet : «Périsse le maudit pilote, s'écrie-t-il, qui m'a amené ici ! Athènes n'a plus rien d'auguste que des noms autrefois fameux. Comme d'une victime consumée il ne reste plus que la peau, pour retracer aux yeux un être naguère vivant, ainsi, depuis que la philosophie a déserté ces lieux, le voyageur n'a plus à admirer que l'Académie, le Lycée, et ce Portique qui a donné son nom à la secte de Chrysippe; encore le Portique a-t-il perdu ses tableaux, chefs-d'oeuvre de Polygnote. De nos jours c'est en Égypte que se développent, grâce à Hypatie, les germes féconds de la philosophie. Athènes fut jadis la demeure des sages : aujourd'hui elle n'est illustrée que par des fabricants de miel, et par ce couple de sages plutarchiens, qui attirent les jeunes gens au théâtre, non par l'éclat de leur éloquence, mais avec des pots de miel de l'Hymette.» (Lettre 13)

Les deux sages dont il est ici question paraissent être Hiérius et Archiades, l'un fils et l'autre gendre de Plutarque, néoplatonicien célèbre à Athènes, et fils lui-même de Nestorius. Plutarque fut le père de cette Asclépigénie qui, de son vivant rivale d'Hypatie, eût peut-être partagé sa réputation dans la postérité, si elle avait obtenu, comme elle, le triste honneur d'une fin tragique. L'histoire est pleine de ces privilèges dus au hasard de la mort. Synésius assista sans doute aux leçons de la philosophe mariée d'Athènes; mais dans son enthousiaste admiration pour la jeune fille d'Alexandrie, vouée au seul culte des muses, il ne veut pas même placer un nom à côté de celui d'Hypatie. Il y a, dans ce dédain, de l'exagération et de l'injustice. Toutefois nous comprenons sans peine que Synésius dut être surpris et blessé quand il vit des maîtres donner des présents

pour se faire valoir. Les pots de miel, c'était le prix dont on payait l'empressement de l'auditoire. Cette mode coûteuse d'acheter des élèves avait été introduite à Athènes quelques années auparavant par les rivaux de Prohaerésius : Eunape nous a laissé un curieux récit de leurs artifices pour ramener les déserteurs à leurs leçons.

Synésius revint donc à Cyrène. Là, se livrant à ses goûts favoris, l'agriculture et la chasse, et se servant de l'étude comme d'un délassement, il vivait le plus souvent à la campagne, quand ses concitoyens le chargèrent d'une délicate mission qui allait pour quelques années l'éloigner de son pays.

CHAPITRE 2

Synésius est envoyé en ambassade à Constantinople (397). – Il parle devant l'Empereur. – Son retour dans la Cyrénaïque (400). – Ses occupations à la campagne. – Il va à Alexandrie (403). – Il s'y marie. – Il revient dans la Cyrénaïque deux ans après l'avoir quittée. – Il prend une part active à la guerre contre les barbares.

Les talents dont Synésius avait sans doute déjà donné des preuves, sa fortune, l'illustration de sa race, l'élévation de son caractère attiraient sur lui les regards. Aussi, dans des circonstances difficiles pour la province, quand il fallut trouver un homme d'intelligence et de cour auquel on pût confier les intérêts de sa patrie, le choix des Cyrénéens vint le chercher.

La Pentapole avait été ravagée par divers fléaux. Des tremblements de terre avaient renversé des villes; des nuées de sauterelles avaient dévoré les moissons et rongé l'écorce des arbres.⁷ Sous le règne du faible Arcadius, la province, laissée à peu près sans défense, était exposée aux fréquentes incursions des peuplades barbares qui la dévastaient : en 395, les Ausuriens et les Maziques savaient couvert le pays de ruines.⁸ A leur suite était venue la famine. A tous ces maux s'ajoutait souvent la mauvaise administration des gouverneurs les lois violées, les tribunaux impuissants, le plus faible opprimé par le plus fort, les honnêtes citoyens calomniés et poursuivis par des délateurs, voilà le spectacle qu'à cette époque offrait la Cyrénaïque. On résolut de s'adresser à l'Empereur pour solliciter quelque soulagement à tant de misères. On demandait l'envoi de troupes plus considérables pour résister avec succès à l'ennemi, et la remise d'une partie des impôts que la détresse publique ne permettait point d'acquitter. Sous l'influence des idées chrétiennes, les empereurs, cherchant pour ainsi dire, à se mettre en communication plus fréquente avec leurs sujets des provinces les plus éloignées, avaient voulu que leurs réclamations pussent arriver aisément au pied du trône. Ils aimaient que des extrémités de l'empire les plaintes et les vœux de leurs peuples vinssent jusqu'à leurs oreilles, sans passer par des intermédiaires, souvent intéressés à dissimuler une partie de la vérité. Aussi, à partir de Constance, des lois avaient été portées pour ordonner aux gouverneurs de laisser à cet égard toute liberté aux provinces; rien ne devait entraver le droit de pétition. Plus tard même, pour éviter aux villes des dépenses trop considérables, les frais de transport de leurs députés pouvaient être mis à la charge de l'État.

L'exercice de ce droit semble avoir été entouré de plus de difficultés au temps d'Arcadius, comme le prouvent les dispositions nouvelles prises par le successeur de ce prince. Mais un appel direct à l'Empereur était la seule ressource qui restait aux Cyrénéens. Synésius fut chargé de porter leurs réclamations à Constantinople. Cet honneur suscita sans doute contre lui la jalousie de quelques citoyens puissants; car dans une de ses lettres il se plaint d'un certain Jules qui s'était fait son adversaire à l'occasion de l'ambassade. En effet, outre l'honneur qu'on retirait d'une telle mission, le plaisir de voir de près une cour célèbre, et l'espoir de rapporter pour soi-même quelque-une de ces récompenses que l'Empereur manquait rarement d'accorder aux députés des villes, devaient assez naturellement éveiller l'envie.

⁷ Il est plusieurs fois question, dans les écrits de Synésius, des ravages causés par les sauterelles. Elles arrivaient par nuées, portant la désolation dans les pays où elles s'abattaient l'Égypte la Palestine, les côtes de l'Afrique septentrionale étaient surtout exposées à ce fléau.

⁸ Une partie de la vie de Synésius se passa à repousser ces ennemis qui revenaient sans cesse harceler la Pentapole, et quelquefois la mettre dans un très grand danger. La première invasion de ces barbares dont l'histoire fasse mention eut lieu au temps de Jovien, de Valons et de Valentinien (304 à 370). Ausuriens, Austoriens, Maziques, Macètes, les auteurs anciens varient un peu sur les noms, mais ils s'accordent dans le récit des calamités causées par ces brigands.

Synésius partit vers la fin de 397. Ses concitoyens lui avaient remis une couronne d'or qu'il devait offrir à l'empereur, usage dont nous trouvons plusieurs exemples dans les historiens anciens.⁹ S'il avait espéré revenir promptement après s'être acquitté de sa mission, il avait compté sans les lenteurs accoutumées de la cour d'Arcadius. Cette cour, ou dominaient tour à tour d'indignes ministres, Eutrope l'eunuque et Gaïnas le chef des barbares, se pressait assez peu d'écouter les justes réclamations de la Cyrénaïque. Dans les trois années que Synésius passa à Constantinople, il fut témoin d'événements nombreux après avoir essuyé peut-être les dédains des favoris, il assista au spectacle de leur chute; il vit les magnificences ruineuses d'Eudoxie, plongée tout entière, avec ses courtisans, dans l'enivrement des plaisirs et des fêtes; il entendit les protestations de Jean Chrysostome; et qui sait si, dans le souvenir de la lutte soutenue par l'archevêque contre l'Impératrice, lui-même ne puisa pas un peu de ce courage qu'il eut à déployer plus tard dans ses démêlés avec un gouverneur de la Pentapole ? Peut-être qu'un dessein secret de la Providence envoyait ce Grec païen recevoir à Constantinople des leçons d'héroïsme chrétien.

Les lettres que Synésius dut écrire à ses parents et à ses amis de Cyrène pendant son séjour en Thrace seraient sans doute au nombre des plus intéressantes : malheureusement il ne nous en reste aucune. Ce que nous savons, c'est qu'il éprouva beaucoup d'ennuis dans le cours de sa légation. Plus tard, il comptait parmi les plus tristes années de sa vie le temps qu'il avait passé à Constantinople. Ô roi du vaste univers, s'écrie-t-il, je viens m'acquitter du vœu que j'ai fait en Thrace, où pendant trois ans j'ai habité près de la royale demeure qui commande à la terre. Infortuné ! que de fatigues, que de tourments j'ai endurés, quand je portais sur mes épaules tout le poids de la patrie qui m'a donné la naissance ! Chaque jour, dans les luttes que je soutenais, la terre était arrosée de la sueur de mon corps; chaque nuit, ma couche était arrosée des ruisseaux de larmes qui coulaient de mes yeux. J'allais dans tous les temples élevés à ta gloire, ô Tout-Puissant ! Suppliant, je me prosternais; je mouillais le sol de mes pleurs, et je conjurais les dieux, tes ministres, de ne point permettre que j'eusse entrepris en vain ce voyage ... Mon âme était défaillante, mes membres languissants : c'est toi, souverain du monde, qui as ranimé la vigueur de mon corps et rendu à mon âme une force nouvelle.» Synésius poursuivit avec opiniâtreté, et sans se laisser rebuter par aucune fatigue, l'objet de sa mission. Il semble, d'après une de ses lettres, qu'il dut quelquefois coucher sous le portique du palais, enveloppé dans un grand tapis égyptien, qu'il donna plus tard à un tachygraphe de la cour, pour le remercier de ses bons offices. S'il faut l'en croire, il eut à se garantir des sortilèges et des enchantements, dont il fut averti en songe. Lié avec quelques-uns des hommes qui passaient pour les plus instruits à Constantinople, il cherchait des distractions dans l'étude, et c'est à cette époque que furent composés plusieurs de ses ouvrages. Ces amitiés, toutes littéraires, l'aidèrent sans doute à se concilier la bienveillance de quelques protecteurs qui pouvaient seconder ses démarches. Pour lutter contre l'indifférence de la cour, il eut l'appui de Pœonius, personnage en crédit, auquel il offrit un astrolabe, ou globe céleste d'argent, en accompagnant ce don de l'envoi d'un ouvrage qui nous est resté. Aurélien, qui fut consul en 400, et trois fois préfet du prétoire en 399, en 402 et en 414, l'admit dans son intimité, et peut-être même lui donna l'hospitalité dans sa demeure. Pour célébrer les vertus de cet ami, dont il ne parle jamais qu'avec enthousiasme, Synésius commençait à écrire sous ses yeux le livre *De la Providence*, qu'il lui dédiait. Troïle, sophiste illustre qui jouissait de la plus grande considération, et dont les avis, pendant la minorité de Théodose le jeune, furent religieusement écoutés d'Anthémios, tuteur de l'Empereur, mit aussi toute son influence au service du littérateur philosophe, dont les talents sans doute l'avaient séduit.

Grâce au zèle de ses amis, Synésius fit enfin accueillir les réclamations de sa patrie. Un plus grand honneur lui était encore réservé : il fut admis à porter la parole devant l'Empereur, dans le Sénat. Il parla avec une liberté dont on retrouverait sans doute peu d'exemples à cette époque. Au

⁹ L'usage avait même fini par passer en loi, comme nous le voyons dans le Code Théodosien, liv. 12, tit. 13, où il est question de l'*aurum coronarum*, sorte de tribut qui devait être payé, dans certaines circonstances, par les provinces à l'Empereur. Ce qui n'était d'abord qu'un hommage volontaire était devenu un véritable impôt, à ce point que souvent la couronne était remplacée par de l'argent monnayé.

lieu d'apporter à Arcadius le tribut accoutumé de serviles adulations, il l'entretint des devoirs qu'impose la royauté. En traçant le portrait idéal du souverain, tel que la philosophie le conçoit, il ne craignit point de signaler les vices qui minaient sourdement l'empire; il blâma ce luxe, cette pompe extérieure qui cache l'absence de mérite réel, et dont chaque progrès correspond à un nouveau déclin de la vertu et des mœurs publiques. Il s'éleva contre la coutume, introduite par Théodose et suivie par les successeurs de ce prince, de donner les plus hautes dignités à des chefs barbares, et de confier la défense de l'État à ceux qui en étaient les ennemis naturels. On dut tressaillir, sans nul doute, autour d'Arcadius, à la voix de l'orateur transporté de la Cyrénaïque à la cour, comme pour faire entendre, au nom des mœurs antiques, la protestation des provinces contre les prodigalités inouïes des grands et l'abandon de l'empire aux mains d'étrangers mercenaires. La hardiesse de ce langage ne nuisit point cependant à Synésius. Nous ne savons ce qu'il obtint au juste pour son pays; mais lui-même témoigne que les villes de la Pentapole retirèrent de grands avantages de cette légation. Comme récompense de ses efforts, on accorda au député l'exemption, alors si désirée, des fonctions curiales. Après avoir heureusement accompli sa mission, il se préparait sans doute à revenir, quand un événement imprévu hâta brusquement son départ. Un tremblement de terre vint ébranler Constantinople; chacun fuyait çà et là.¹⁰ Synésius, jugeant que la mer serait plus sûre que la terre, courut au port, sans avoir le temps de dire adieu à personne, pas même à son ami le consul Aurélien.

En rentrant dans la Cyrénaïque en 400, il y trouva la guerre. Des barbares ne cessaient de harceler le pays habitués au pillage, ils erraient par bandes, sans ordre, sans discipline, incapables, quoique supérieurs en nombre, de résister à des troupes réglées; mais on avait laissé la Pentapole presque entièrement dénuée de ressources militaires, et ces brigands devenaient de redoutables ennemis. Tous ceux qu'ils surprenaient dans les campagnes périssaient massacrés. «Je vis, écrivait Synésius à Hypatie, au milieu des malheurs de ma patrie; ses désastres me remplissent de douleur chaque jour je vois les armes ennemies; je vois des hommes égorgés comme de vils troupeaux; je respire un air corrompu par l'infection des cadavres, et je m'attends moi-même à souffrir le même sort que tant d'autres; car comment garder quelque espoir quand le ciel est obscurci par des nuées d'oiseaux de proie qui attendent leur pâture ? N'importe, je ne quitterai point ces lieux ne suis-je pas Libyen ? C'est ici que je suis né, c'est ici que je vois les tombeaux de mes nobles ancêtres.»

Synésius ne se contenta point de gémir sur le sort de Cyrène. Prompt à ranimer les espérances et le courage de ses concitoyens, il les exhortait à se défendre vaillamment; lui-même leur donnait l'exemple : «Quoi donc ! disait-il, pendant que ces misérables pillards bravent si facilement la mort pour ne point abandonner les dépouilles qu'ils viennent de nous ravir, nous autres craignons-nous le danger quand il s'agit de défendre nos foyers, nos autels, nos lois, notre fortune, tant de biens dont nous jouissons depuis tant d'années ? Il faut marcher contre ces barbares, il faut voir ce que valent ces audacieux ennemis ... Dans de telles extrémités, ceux qui ne songent qu'à sauver leur vie succombent d'ordinaire, tandis que ceux qui ont fait le sacrifice de leurs jours échappent au péril : je veux être du nombre de ces derniers. Je combattrai comme si je devais mourir, et, je n'en doute point, je survivrai. Je descends des Lacédémoniens, et je me souviens des paroles qu'adressaient les magistrats à Léonidas : *Que les soldats aillent au combat comme s'ils étaient condamnés à périr, et ils ne périront point.* Synésius, dans toute cette guerre, ainsi que dans celles qui suivirent quelques années plus tard, paraît avoir montré beaucoup de résolution, bien différent en cela d'un certain Jean, dont il raconte assez plaisamment les ridicules fanfaronnades. Ce Jean, toujours prêt à se montrer là où le danger n'existait point, haranguait, menaçait, se donnait beaucoup de peine, gourmandait tantôt les uns, tantôt les autres sur leur peu de bravoure. Un jour on signale l'approche de l'ennemi : Jean ne paraît point; on déplore vivement son absence; qu'est-il devenu ? comment se passer d'un chef aussi intrépide ? Les plus hardis marchent cependant au devant des barbares qu'ils ne rencontrent point l'alerte avait été donnée faussement. Jean se montre alors, revenant, disait-il, d'un voyage qu'il avait entrepris pour porter secours sur d'autres

¹⁰ S. Jean Chrysostome, dans la 7e et la 44e de ses homélies sur les Actes des Apôtres, prononcées en 400 et 401, parle de ce récent tremblement de terre qui dura trois jours.

points. Il se met à la tête de l'expédition, promettant, si l'on joint l'ennemi, de faire merveilles. Voilà que vers le soir des pâtres accourent effrayés, poursuivis de loin par quelques cavaliers mal montés, mal armés. Jean le matamore tourne bride, et, pressant son cheval de la voix, du fouet, de l'éperon, il franchit les fossés, les haies, les collines, et se réfugie dans le fort de Bombœa, remportant au moins, dans sa course rapide, le prix de l'équitation.

Les barbares furent enfin repoussés, et Synésius put aller vivre à la campagne, selon ses goûts. Une fortune assez grande pour qu'il n'eût pas besoin de l'administrer avec une vigilante économie lui permettait de se livrer sans réserve à son penchant pour l'étude et pour le plaisir : «Je ne suis point riche, ô mon ami, écrivait-il à Pylémène en l'engageant à venir demeurer chez lui; mais ce que je possède peut suffire pour Pylémène et pour moi. Si vous habitiez avec moi, peut-être même serions-nous dans l'opulence. D'autres, avec un héritage comme le mien, ont plus que de l'aisance; mais moi je m'entends assez mal en économie domestique. Cependant, malgré mon insouciance, mon patrimoine subsiste encore, assez considérable pour les besoins d'un philosophe; et s'il était administré avec soin, vous ne le trouveriez pas si médiocre.» En se retirant dans ses domaines, Synésius n'y portait donc point les préoccupations intéressées d'un riche, jaloux d'accroître la valeur de ses champs; s'il aimait l'agriculture, c'est pour les plaisirs variés qu'elle procure à l'esprit sans le fatiguer. «Mes doigts, dit-il quelque part, sont usés à manier la bêche plutôt que la plume.» Ce qu'il demande aux travaux champêtres, c'est le repos de l'intelligence, «car l'homme, ajoute-t-il, ne peut être toujours tourné vers la contemplation.» Aussi, en partageant les occupations du fermier, il ne s'associe point à ses calculs; il ne se demande point si les moissons rempliront les granges. Ce n'est pas en propriétaire, c'est en poète qu'il jouit de la campagne : la solitude des bois, la verdure des prairies, le murmure d'un ruisseau, les loisirs pleins de fraîches pensées, voilà les inestimables richesses que lui rapportent les champs. Quand il vante les charmes de cette vie délicieuse, vous croiriez entendre quelquefois comme un écho lointain de Virgile. Écoutez si le même sentiment qui a inspiré les vers des Géorgiques n'a pas aussi dicté ce passage d'une lettre que Synésius adresse à son frère, alors malade à Phyconte, port de mer dans le voisinage de Cyrène : «Viens goûter chez nous un air plus pur; quel charme peut-on trouver à se coucher sur le sable du rivage ? Ici tu peux te reposer à l'ombre des arbres, passer de l'un à l'autre, d'un bois à un autre bois. Quel bonheur de franchir un ruisseau qui coule à travers la prairie ! Combien est agréable le zéphyr qui agite doucement les branches ! Le gazouillement des oiseaux, les tapis de fleurs, les arbustes des prés, rien ne manque à nos plaisirs.» A côté des travaux du laboureur, les dons spontanés de la nature. L'air est embaumé de parfums, la terre riche en sucS généreux. Et cette grotte qu'habitent les nymphes, comment la louer dignement ? C'est ici qu'il faudrait un Théocrite. Dans cette douce retraite, où Synésius ne demande «d'autre témoin de son bonheur que Dieu, où les astres eux-mêmes semblent le regarder avec amour», il consacre une partie de ses jours à la prière, à l'étude de l'homme, de la Divinité, des lois qui régissent le monde. Sa pensée, dégagée des soucis qui la troublaient à Constantinople ou à Cyrène, s'élève plus pure vers l'auteur de toutes choses. Initié aux mystères sacrés de la philosophie, il se plonge avec délices dans la contemplation; il s'efforce de remonter, sur les ailes de l'intelligence, jusqu'à la source éternelle des êtres. Souvent, appelant l'astronomie au secours de sa méditation, il interroge le ciel; il cherche à lire, sur le front des astres, le secret de l'univers; il passe des nuits entières les yeux fixés sur la voûte étoilée; il suit la marche des sphères. Puis, dans l'enthousiasme qu'éveille en lui le sublime spectacle auquel il vient d'assister, il laisse déborder librement son âme trop pleine, et du fond de la Libye il élève un hymne vers Dieu, hymne d'admiration, d'allégresse et de reconnaissance tout à la fois. C'est en effet de cette époque que paraissent dater plusieurs des chants composés par Synésius. D'autres fois, s'exerçant sur des sujets moins graves, il écrivait de petites pièces destinées à charmer les jeunes gens. Son talent facile et varié prenait à sa volonté toutes les formes, s'il faut en croire le témoignage qu'il se rend lui-même dans son *Dion*. L'Éloge de la Calvitie succédait aux Cynégétiques, poème aujourd'hui perdu, dans lequel il célébrait les plaisirs de la chasse. Un tel sujet était merveilleusement en harmonie avec ses goûts. Passionné pour ces rudes exercices, Synésius y retrouvait l'image de la guerre : des fatigues, souvent endurées à la poursuite des bêtes sauvages, l'avaient sans doute utilement préparé au métier des armes, quand il fallut repousser les barbares. Parmi les rustiques populations, le hardi chasseur qui délivrait la campagne des animaux féroces, et offrait à ses convives, les jours de festin, des chairs délicates

et variées, n'était pas peu considéré : on le vantait volontiers dans des chants simples et agrestes. Le chien, son fidèle compagnon, n'était pas non plus oublié s'il étranguait les loups; si, malgré ses blessures, il bravait les hyènes, on le tenait en estime singulière; on l'associait aux louanges données au maître. Veut-on savoir avec quelle ardeur Synésius aime la chasse ? C'est peu d'y consacrer une partie de ses journées : souvent même il en rêve la nuit; et plus tard, quand il repoussera l'épiscopat, un des motifs de son refus sera qu'il ne peut se résoudre à quitter ses exercices favoris, à se séparer de ses chiens, de ses chevaux. En se déroband aux agitations de la ville, Synésius n'avait pas prétendu se soustraire aux obligations qu'impose la société. Si cher que lui soit son repos, on le voit toujours prêt à le sacrifier dès qu'il s'agit d'être utile. Il renonce volontiers aux honneurs, à l'administration, mais non au plaisir de rendre service : tel est son désir d'obliger, qu'il ne s'appartient plus à lui-même, et que ses amis l'appellent le bien d'autrui. Une injustice a-t-elle été commise ? il use de son crédit pour la faire réparer. Un citoyen honorable a-t-il besoin de quelque appui à Constantinople, à Alexandrie ? Synésius intervient en sa faveur, et le plus souvent avec succès, grâce à la considération qu'on accorde à ses vertus. Il est heureux du bonheur de ceux qui l'entourent; ses esclaves mêmes trouvent en lui plutôt un compagnon de travaux et d'étude qu'un maître impérieux, et semblent lui obéir moins par contrainte que par un libre effet de leur volonté : c'est de leur plein gré qu'ils restent auprès de lui. Il cherche à les instruire; et si quelque esprit trop rebelle refuse de se plier à la règle, Synésius ne recourt point à de rigoureux châtiments : pour toute punition, il renvoie son esclave. Avec des dispositions naturellement si bienveillantes pour tous, on peut juger combien il chérit ses amis : aussi sa correspondance avec eux abonde en témoignages de vive affection. «Synésius, tant qu'il vivra, se doit tout entier à ses amis, dit-il lui-même.» Souvent il leur envoie des présents, tantôt des produits de ses champs, tantôt un cheval élevé par lui-même, tantôt des animaux rares qu'il a pris à la chasse. Rien ne devait troubler cette fête perpétuelle dans laquelle se passait la vie de Synésius, que le récit des injustices et des violences dont la Cyrénaïque paraît avoir été souvent le théâtre à cette époque. «Dans mes chagrins, écrivait-il plus tard lorsqu'il était retiré en Égypte, je m'estime encore trop heureux d'être délivré d'amis et d'ennemis de cette espèce. Je veux rester éloigné d'eux, n'avoir plus de rapports avec aucun d'eux. Je vivrai plutôt sur une terre étrangère. J'étais séparé d'eux par le cœur avant de l'être par les distances. Je pleure sur le sort de mon pays : Cyrène, autrefois le séjour des Carnéade et des Aristippe, est livrée maintenant aux Jean, aux Jules, dans la société desquels je ne puis vivre. J'ai bien fait de m'expatrier.» Le dégoût que lui inspirait ce voisinage vint-il en effet l'arracher à sa retraite ? le désir de rejoindre à Alexandrie son frère Évoptius contribua-t-il à son départ ? Quoi qu'il en soit, il quitta la Cyrénaïque, et vint s'établir en Égypte, sans doute vers le commencement de 403. Synésius retrouvait à Alexandrie, outre son frère, de fidèles amis et surtout Hypatie. Les leçons de la jeune païenne lui restaient toujours chères; mais, à côté des séductions du néoplatonisme, il rencontra un autre enseignement sur lequel sans doute il n'avait pas compté. Théophile occupait alors le siège patriarcal d'Alexandrie. Animé d'une ardeur de prosélytisme qui allait souvent jusqu'à la violence, habile, adroit, éloquent, quand la passion ne l'emportait point, il ne put voir, je pense, sans un secret désir de le conquérir au christianisme, ce descendant d'une illustre famille, riche, considéré, célèbre par ses talents. Comment s'établirent les relations de Synésius avec Théophile ? Nous l'ignorons; mais elles durent être assez intimes, à en juger par le respect et la reconnaissance que Synésius témoigne partout pour l'archevêque d'Alexandrie. Ce fut peut-être à la suite de ces entretiens que les premiers germes de la foi chrétienne furent déposés dans son âme; ses croyances platoniciennes allaient insensiblement faire place à des dogmes plus positifs, et, dès lors, sous le philosophe commença à apparaître le néophyte. A l'autorité de ses conseils le patriarche ajouta un moyen de persuasion plus doux, mais non moins sûr : lui-même il maria Synésius. Lui donner une épouse chrétienne, n'était-ce pas déjà le gagner à moitié à la cause du christianisme ? Sur une âme tendre et aimante l'influence de la femme devait à la longue être irrésistible : c'était comme un apôtre attaché au foyer domestique. Dans les lettres qui nous sont restées de Synésius, il est rarement question de sa femme; nous ne savons même pas son nom. Nous voyons seulement qu'il ressentit pour elle une vive et durable affection. Tout lui souriait : un mariage suivant ses goûts; l'amitié première que lui portaient les hommes les plus distingués, parmi lesquels Pentadius, préfet d'Égypte; les succès littéraires (c'est à cette époque qu'il compose *Dion* et le *Traité des Songes*) la naissance d'un fils vint ajouter à son bonheur. Après deux ans de séjour à Alexandrie, vers la fin de 404, on le commencement de 405, Synésius retourna dans la

Cyrénaïque, où son frère rayait précédé. A peu près à la même époque sans doute, arrivait, comme gouverneur de la Pentapole, Géréalius, homme cupide et lâche, dont la honteuse administration livra de nouveau la province à toutes les horreurs de la guerre. Uniquement occupé du soin de s'enrichir, Céréalius dispensait du service militaire les indigènes qui lui donnaient de l'argent; ceux qui n'avaient pu acheter leur congé lui servaient à rançonner le pays, il les envoyait tenir garnison, non point dans les endroits les plus exposés aux attaques de l'ennemi, mais parmi les populations les plus riches. Pour s'affranchir des charges qu'entraînait pour elles les jours trop prolongé de ces troupes presque indisciplinées, les villes s'empressaient d'offrir de l'or au gouverneur. Ainsi le peu de soldats qui restaient servaient moins à défendre la contrée qu'à l'opprimer. En agissant de la sorte, Céréalius semblait conspirer pour les barbares : aussi, dès qu'ils apprirent l'état de faiblesse où se trouvait réduite la Cyrénaïque, les Macètes se hâtèrent d'accourir avec d'autres peuplades sauvages. Les chevaux et les chameaux qu'ils enlevèrent de tous côtés ne suffisaient pas pour emporter leur butin; ils emmenèrent en esclavage un grand nombre de femmes et d'enfants. Maîtres de la campagne, ils menacèrent bientôt les villes et les places fortifiées où s'étaient retirés tous ceux qui avaient pu échapper. Cyrène fut assiégée. Au lieu de faire face aux périls qu'il avait provoqués lui-même, Céréalius se réfugia sur un vaisseau, après avoir eu soin toutefois d'y faire transporter ses richesses; de là, tranquille spectateur de cette guerre, comme s'il eût voulu que tout le monde l'imitât dans sa lâcheté, il faisait passer aux Cyrénéens l'ordre de n'engager aucun combat. Mais on ne tint point compte de ses prescriptions; la nécessité d'ailleurs forçait les habitants à tenter des sorties. On manquait d'eau dans la ville. Synésius prit une part active aux fatigues et aux travaux des assiégés : tantôt, accablé de sommeil, il veille sur les remparts, observe les signaux des forteresses voisines, allume lui-même des feux; tantôt il fait construire des machines pour lancer de grosses pierres; tantôt enfin, quand l'ennemi commence à s'éloigner, avec quelques jeunes gens choisis, et à la tête d'une troupe de soldats Balagrites, devenus d'excellents archers depuis que Céréalius leur a ôté leurs chevaux, il parcourt les collines qui environnent Cyrène, et va reconnaître la campagne. Cyrène fut délivrée; mais la guerre continua encore pendant quelques années, avec des chances diverses. Il est difficile d'ensuivre bien exactement toutes les vicissitudes : l'histoire de la Pentapole, pendant ces quatre années (de 405 à 409), est assez confuse. Seulement nous voyons que, dès qu'il s'agit de combattre contre les barbares, Synésius est toujours prêt : il réunit des laboureurs autour de lui; ils n'ont que des massues, que des haches : il fait fabriquer pour eux des lances, des flèches, des épées tranchantes. Et comme son frère, moins hardi que lui, à ce qu'il paraît (car Synésius lui reproche quelque part sa timidité), objecte qu'une loi interdit aux particuliers de se défendre eux-mêmes et de fabriquer des armes, Synésius montre autant d'indépendance à l'égard d'une loi déraisonnable que de courage contre l'ennemi : «Vraiment tu plaisantes, répond-il à Evoptius, de vouloir nous empêcher de fabriquer des armes, tandis que l'ennemi ravage la contrée, égorge chaque jour des populations entières, et que nous n'avons pas un soldat pour nous défendre. Quoi ! dans cette extrémité, tu viendras encore soutenir que de simples particuliers ne peuvent prendre les armes ! Si c'est un crime d'essayer de nous sauver, nous pourrions mourir pour apaiser le courroux de la loi. Eh bien ! alors même j'emporterai du moins la satisfaction de ne céder qu'à la loi, et non à d'infâmes brigands. De quel prix n'achèterai-je point le bonheur de voir la paix reflourir, le peuple s'empresser autour des tribunaux, d'entendre le héraut ordonner le silence ! Oui, je veux bien mourir dès que ma patrie aura recouvré sa tranquillité passée.» Synésius avait raison de compter, avant tout, sur le dévouement des particuliers; car il ne paraît pas qu'on eût à attendre de l'armée beaucoup de services. «Chose singulière, écrit-il quelque part, nous entretenons des troupes, et c'est nous qui sommes forcés de les défendre.» Un jour, tandis que les soldats effrayés se cachaient dans les montagnes, des prêtres, après avoir célébré les saints mystères, rassemblent les paysans et marchent contre les pillards. Ils les rencontrent dans le Val aux Myrtes, gorge étroite et boisée. Le diacre Faustus, qui marchait le premier, n'avait point d'armes; il saisit une pierre, et, se jetant sur l'un des ennemis, l'en frappe à coups redoublés sur la tête; il l'abat, le dépouille, et avec les armes qu'il vient de conquérir; il tue plusieurs de ces barbares. La victoire fut complète, et on éleva un trophée dans la vallée.

Synésius eut à souffrir dans sa fortune pendant cette guerre. Les ennemis occupaient ses biens et sa maison de campagne, et s'en servaient comme d'une citadelle contre Cyrène. Pour les repousser plus sûrement, il aurait voulu que la défense du pays ne fût plus confiée à des

mercenaires et à des étrangers; ensuite il fit émettre le vœu que le commandement militaire local fût aboli, et qu'on en revînt à l'ancien état de choses, c'est-à-dire que la Libye fût replacée sous l'autorité immédiate du préfet d'Égypte. Ces vœux ne furent point écoutés. Toutefois la Pentapole semble avoir respiré un peu sous l'administration de Gennadius, homme intègre et habile. Ce fut dans les intervalles de paix dont Synésius jouit alors qu'il put se livrer à l'éducation de ses enfants. Outre le fils qu'il avait eu à Alexandrie, deux autres lui étaient nés depuis son retour. Avec ses trois fils, il avait auprès de lui son neveu Dioscore, un peu plus âgé, enfant dont les rapides progrès le charmaient. Dioscore avait été laissé dans la Cyrénaïque par Évoptius, qui était allé de nouveau se fixer en Égypte, sans doute pour échapper aux charges curiales. Il semblait qu'une fois délivré des soucis de la guerre, Synésius pourrait s'abandonner tout entier à son amour du repos et aux loirs de la famille; mais d'autres soins l'attendaient, dans la nouvelle carrière qui allait tout à coup s'ouvrir devant lui.

CHAPITRE 3

Synésius est élu évêque de Ptolémaïs (409). – Ses hésitations. – Il se rend à Alexandrie. – Il finit par accepter l'épiscopat (410).

Le dévouement que Synésius avait montré dans la guerre avait ajouté un respect que lui portaient ses concitoyens ; ses services, sa fortune, ses talents, ses vertus, tout attirait sur lui leurs regards. Pour lui donner un témoignage éclatant d'estime et de reconnaissance, on n'attendait qu'une occasion; cette occasion s'offrit bientôt.

L'évêque de Ptolémaïs, métropole de la Cyrénaïque, vint à mourir. La coutume alors en vigueur était que le peuple fût appelé à désigner lui-même celui qui devait l'instruire, le guider et le protéger; il fallait ensuite que l'élu de la société chrétienne obtint du patriarche, ou du métropolitain, ou de leurs délégués, la consécration religieuse. Dans ces temps de trouble et d'anarchie, l'autorité, que ne réglaient point des lois fixes et certaines, dégénérait souvent en tyrannie; le pouvoir n'était guère limité que par la résistance d'hommes élevés en honneur et en dignité. L'Église, ennemie de l'injustice, devait naturellement s'interposer entre l'oppresser et l'opprimé; aussi l'épiscopat n'apparaissait point seulement comme un sacerdoce, mais comme une sorte de magistrature, les devoirs d'un évêque étaient nombreux et variés : garder intacts les dogmes sacrés, combattre les hérésies, protéger les faibles, contenir les puissants, intervenir dans tous les actes de la vie civile et politique, pour faire régner partout l'esprit de miséricorde, de justice, de force et de piété, voilà ce qu'attendait de lui la foule. Il était donc naturel que le peuple, d'ailleurs croyant et religieux, concourût au choix de son défenseur. L'élection, disparue du forum, se retrouvait dans l'Église; la société nouvelle avait ses comices.

Les habitants de Ptolémaïs désignèrent pour évêque Synésius. A quelle époque avait-il abandonné le paganisme ? Nous l'ignorons toutefois, d'après l'étude de ses écrits, il ne paraît point que sa conversion fût subite; elle fut sans doute l'effet moins d'une inspiration soudaine que de longues réflexions. On peut suivre dans ses ouvrages le travail lent et successif de sa pensée; il passa par la philosophie pour aller du temple à l'église. Mais à l'époque où nous sommes parvenus (fin de 409), il devait être déjà chrétien; car comprendrions-nous qu'on eût choisi, pour l'élever à l'épiscopat, un homme encore attaché aux dogmes du paganisme ? Evagrius dit, à la vérité, qu'il n'avait pas reçu le sacrement de la régénération; mais il était assez ordinaire de différer le baptême; on ne l'obtenait quelquefois même qu'après de longues années de préparation. Que d'un néophyte on ait fait un évêque, nous ne devons pas nous en étonner davantage; il n'était point rare que le choix des prêtres et du peuple allât trouver un catéchumène. Saint Ambroise n'était pas encore baptisé quand il fut appelé à gouverner l'important diocèse de Milan. D'un autre côté la conversion de Synésius devait être assez récente : lui-même rapporte, il est vrai, qu'il avait reçu son épouse de la main du patriarche Théophile; mais il faut se rappeler que l'Église n'exigeait pas, pour bénir une union, que les deux époux fussent chrétiens. D'ailleurs quelques-uns des écrits de Synésius, postérieurs à son mariage, et composés sous l'influence d'idées que le christianisme ne reconnaît point; ses doutes philosophiques quand il refuse l'épiscopat, et, lorsque enfin il l'a accepté, le reproche qu'il s'adresse de ne point connaître les livres sacrés, tout atteste encore le néophyte en 409. C'est donc, selon nous, à l'an 407 ou 408 qu'il faut rapporter son changement de religion.

Cet hommage, qu'offraient à ses vertus les prêtres et les citoyens de Ptolémaïs, toucha vivement le cœur de Synésius. Le demander pour évêque, n'était-ce point dire, en le remerciant de ses services passés, qu'on attendait de lui plus encore ? Et, pour des âmes généreuses, la meilleure manière de leur témoigner de la reconnaissance, c'est d'espérer d'elles de nouveaux bienfaits. Cependant Synésius ne crut point devoir accepter l'honneur qu'on lut décernait; il s'était fait des devoirs d'un évêque une si haute idée, que sa modestie ne lui permettait point de se juger digne du saint ministère. «J'ai pu supporter, disait-il, le fardeau léger de la philosophie, mais je me sens incapable de répondre à l'excellence du sacerdoce; ma vie n'est pas innocente, je suis faible et

couvert de souillures.» D'ailleurs il lui fallait quitter ses études favorites, renoncer à ce doux repos dont il savait si bien jouir, sacrifier tous ses amusements, se vouer tout entier à l'accomplissement d'austères devoirs. Sa vie passée ne l'avait point préparé à d'aussi graves fonctions. «Je me sens beaucoup de goût pour le plaisir, écrivait-il à son frère; depuis mon enfance j'ai aimé passionnément les armes et les chevaux : je serai donc accablé de douleur. De quel oeil, en effet, pourrai-je voir mes chiens chéris sans les mener à la chasse, et mes arcs rongés par les vers ?»

Synésius consentait encore à se priver de ces plaisirs; mais la discipline ecclésiastique lui imposait une obligation plus pénible : son mariage était incompatible avec l'épiscopat. Il devait donc se séparer de celle qu'il avait choisie pour être sa compagne inséparable; vivant, il fallait qu'il rompît lui-même des liens que la mort seule aurait dû dissoudre. L'homme du monde se résignait à sacrifier ses goûts, l'époux ne pouvait se résoudre à immoler ses affections. Voici dans quels termes il annonçait son intention de ne jamais quitter sa femme : «Dieu lui-même et la loi m'ont donné une épouse de la main sacrée de Théophile. Je le déclare donc hautement, je ne veux point me séparer d'elle; je ne veux point non plus m'approcher d'elle furtivement, comme un adultère; car de ces deux actes, l'un répugne à la piété; l'autre est une violation de la règle. Je désire, je veux avoir un grand nombre d'enfants vertueux.»

Ces obstacles étaient graves sans doute; toutefois il existait des difficultés plus sérieuses encore. Il ne s'agissait pas seulement d'un point de discipline : des dogmes mêmes étaient en question. Plus familier avec Platon qu'avec l'Évangile, Synésius s'accusait d'ignorer ce que doit connaître un évêque. Nouveau chrétien, ses opinions n'étaient pas toujours d'accord avec les principes de l'Église; il n'avait pas abjuré toutes ses idées philosophiques. Ainsi, il ne pouvait se persuader que la naissance de l'âme fût postérieure à celle du corps, ni que le monde et les parties qui le composent dussent périr un jour. Enfin, il était fort éloigné de penser comme le vulgaire sur la résurrection.

Tels étaient les motifs de refus qu'il alléguait. Mais en vain il se défendait d'accepter l'épiscopat : les citoyens voulaient le vaincre en redoublant d'instances; les prêtres l'entouraient, le pressaient, lui représentaient que Dieu avait des desseins sur lui. L'un d'eux, vieillard vénérable, blanchi dans l'exercice du sacerdoce, plein d'une pieuse espérance que la consécration ferait de l'évêque un homme nouveau, disait : «L'Esprit saint est un esprit de joie, et il communique sa joie à ceux qui le reçoivent. Les démons ont disputé à Dieu votre possession; vous les désolerez en embrassant le meilleur parti; ils pourront vous éprouver, mais Dieu jamais n'abandonne ses serviteurs.»

«Je n'étais pas assez vain pour m'imaginer, dit Synésius, que ma vertu pût exciter la jalousie des démons; je craignais plutôt d'attirer sur moi des malheurs, juste châtement de ma témérité à toucher, quoique indigne, les mystères divins.» Les combats qu'il eut à soutenir furent cruels; souvent, lui-même le rapporte, il allait se jeter au pied des autels; seul avec Dieu, il se prosternait la face contre terre, pleurait et suppliait le ciel de lui envoyer la mort plutôt que l'épiscopat. Un instant même il songea à quitter sa patrie.

La métropole de Ptolémaïs dépendait du patriarcat d'Alexandrie, qu'occupait encore Théophile. Le peuple avait député vers l'archevêque deux citoyens, Paul et Denys, chargés de poursuivre l'ordination de Synésius. De longues négociations s'engagèrent. Comme Évoptius était alors à Alexandrie, Synésius lui écrivit pour lui expliquer son refus; il le chargea de mettre sa lettre sous les yeux de Théophile; il voulut que ce prélat, avant de rien résoudre, connût toutes ses dispositions. Ainsi nul ne pourrait lui reprocher un jour d'avoir trompé l'Église, ni le condamner. Du reste, il déclarait d'avance se soumettre à la volonté du Patriarche et de l'Empereur; si, malgré ses scrupules, Théophile persistait à le faire évêque, il regarderait sa voix comme celle de Dieu même.

Comment furent levées ces difficultés? «L'adoption de Synésius», dit un célèbre critique de nos jours, «parut un si grand avantage aux évêques d'Orient, qu'on eut égard à tous ses scrupules et qu'on lui permit de garder sa femme et ses opinions.» Un illustre écrivain a reproduit presque littéralement ces paroles. Mais si imposante que soit l'opinion de MM. Villemain et de

Chateaubriand, il nous est impossible de la partager. Sans doute on risque, le plus souvent, de se tromper quand on diffère d'avis avec l'éminent écrivain qui a déployé tant de science et tant d'imagination dans son tableau de l'éloquence chrétienne au quatrième siècle; mais nous croyons que l'exactitude fait ici défaut à M. Villemain. Nous regrettons qu'en adoptant, un peu promptement peut-être, l'assertion, selon nous toute gratuite, des historiens protestants, il ait prêté à une erreur l'appui désintéressé de sa parole.

Nous n'avons pas à traiter ici la question du célibat ecclésiastique dans les quatre premiers siècles de notre ère, question pleine de controverses. Contentons-nous de rappeler quelques points incontestables de l'histoire religieuse. Dès les premiers jours du christianisme se révèle déjà l'esprit de l'Église; le vingt-cinquième canon des apôtres ne permet qu'aux lecteurs et aux chantres, c'est-à-dire à ceux qui sont dans l'ordre mineurs, de contracter mariage; et si des prêtres purent continuer de vivre conjugalement avec les femmes qu'ils avaient épousées avant leur ordination, nous ne voyons point que la même liberté fût accordée aux évêques. Avec le progrès des années, la discipline devint de plus en plus précise et rigoureuse; l'homme marié qui entrait dans les ordres sacrés (et les exemples en sont nombreux) devait ou se séparer de sa femme, ou vivre avec elle comme avec une sour. Cela était vrai de tous, et vrai surtout des évêques. «Toi-même tu reconnais, a dit saint Jérôme, au moine hérétique Jovinien qui attaquait le célibat ecclésiastique, toi-même tu reconnais que celui-là ne peut être évêque qui devient père pendant son épiscopat; on ne verra pas en lui un époux, on le condamnera comme un adultère.» Ailleurs il dit : «Que feront donc les Églises d'Orient, d'Égypte et du Saint-Siège Apostolique ? Elles n'admettent aux ordres sacrés que des vierges ou des continents; ou, s'ils ont des épouses, ils cessent d'être leurs maris.»

Aussi explicite que saint Jérôme, saint Epiphane, qui vivait comme lui à la fin du quatrième siècle, affirme qu'à moins de renoncer à sa femme, un homme marié n'est point reçu pour être diacre, prêtre, évêque ou sous-diacre; et si dans quelques pays on trouve des exceptions à cette règle, c'est par une dérogation aux saints canons : encore l'exception ne s'applique-t-elle pas aux évêques.

Des témoignages si précis, auxquels on opposerait vainement quelques lignes, assez peu concluantes, d'un écrivain postérieur, et souvent mal informé, l'historien Socrate, nous montrent assez avec quelle rigueur le célibat ecclésiastique était observé. D'ailleurs ce qui n'avait été longtemps qu'une tradition apostolique, religieusement, mais volontairement suivie, tendait à devenir une loi de l'Église, loi absolue, qu'on ne pouvait enfreindre sans crime. Dès l'année 305, le concile d'Elvire avait déclaré incompatibles la cléricature et le mariage; et le principe du célibat, obligatoire pour le prêtre, était, à la fin de ce siècle, si positivement adopté, qu'en 309, c'est-à-dire dix ans avant l'élévation de Synésius à l'épiscopat, les évêques de l'Asie Mineure et de la Scythe avaient déposé, comme indigne et prévaricateur, Antoninus, évêque d'Éphèse, coupable, entre autres griefs, d'avoir vécu conjugalement avec sa femme.

La pratique constante de cette époque, les peines sévères réservées à celui qui enfreignait la règle, l'impossibilité de rapporter un autre exemple d'une semblable dérogation à la discipline (et en effet les écrivains qui veulent prouver que l'épiscopat se conciliait avec le mariage ne citent que le seul nom de Synésius), tout se réunit pour faire croire tout d'abord que Synésius n'a pu être affranchi de la loi commune. Pour admettre, contre toute vraisemblance, que l'Église, eu accordant à Synésius un tel privilège, se soit donnée à elle-même un si éclatant démenti, il faudrait les autorités les plus graves, les témoignages les plus positifs : or les témoignages font complètement défaut. Pourquoi donc supposer, ce que ne disent pas les historiens anciens, qui n'auraient pas manqué cependant de remarquer un fait si étrange, que dans cette élection les règles disciplinaires auraient été violées, du consentement du patriarche et des évêques de la Libye?

Que Synésius ait été autorisé à garder des opinions entachées d'hérésie, c'est ce qu'on ne pourrait établir davantage. Loin de là : Photius et le scolastique Evagrius, les seuls auteurs qui parlent de l'élection de Synésius, disent, au contraire, qu'on le baptisa encore chancelant dans la

foi, mais qu'on avait la ferme espérance que la grâce viendrait aussitôt achever l'œuvre commencée. Et en effet, ajoutent-ils, sur-le-champ sa croyance fut absolue et sans réserve.

Sans doute nous n'admettrons point ce récit, mais au moins pouvons-nous en tirer cette preuve qu'on ne doutait point que Synésius se fût conformé aux prescriptions de la loi chrétienne.

Baronius a tenté une autre explication. Il suppose que les prétextes donnés par Synésius n'étaient point sérieux, qu'il recourait à un pieux artifice pour se soustraire à l'épiscopat : il cite l'exemple de saint Ambroise, qui, pour ne pas accepter l'archevêché de Milan, voulut se faire soupçonner d'adultère et de meurtre. Mais cette opinion de l'auteur des Annales ecclésiastiques n'a guère rencontré que des contradicteurs : peut-être cependant pourrait-on l'appuyer sur un passage d'une lettre où Synésius, déjà évêque, écrit aux prêtres : «Je n'ai pu vous résister; c'est en vain que j'ai employé toutes mes forces, toutes les ruses pour éviter l'épiscopat.»

Quoi qu'il en soit de cette opinion, comprendrait-on que l'impétueux Théophile, ce propagateur de la foi si ardent, quelquefois même si emporté, eût jamais cédé sur des points aussi graves de la religion ? Mais lui-même, quelques années auparavant, s'était élevé avec véhémence contre les doctrines que partageait le philosophe de Cyrène. Et dans quel intérêt se fût-il ainsi contredit ? Sans doute nous pouvons croire qu'on attachait du prix à l'adoption de Synésius, mais à une condition cependant : c'est qu'il devînt chrétien, non seulement de nom, mais de fait. D'ailleurs n'exagérons rien : après tout Synésius n'était point un Athanase ni un Augustin; et se fût-il même agi d'un de ces hommes de génie qui font la gloire de leur siècle, dans le domaine des choses immuables les transactions ne sont point possibles : il n'est permis de rien sacrifier; c'est par l'inflexibilité des principes que se font les conquêtes morales.

A moins de se détruire elle-même, l'Église ne devait point, ne pouvait ainsi transiger sur les doctrines pour s'attacher des serviteurs de telles conquêtes, loin de la fortifier, l'eussent perdue : «Quiconque n'est point avec moi est contre moi», répète-t-elle avec le Christ.

Admettons même un instant que Théophile ait été disposé à se montrer moins sévère sur le dogme; mais son propre intérêt lui commandait d'être inflexible. Ses ennemis étaient nombreux : les Joannites, ou partisans de Chrysostome, l'auraient accusé hautement d'une coupable tolérance; et parmi les griefs entassés contre le patriarche d'Alexandrie, nous ne voyons nulle part qu'on lui ait reproché d'avoir consacré un évêque en lui laissant sa femme et ses opinions hérétiques. Quelque chose d'aussi étonnant que l'indulgence de Théophile, ce serait, le silence des historiens.

Quelle preuve reste-t-il pour assurer qu'on passa cette fois par-dessus les règles ? Une seule, et qui n'en est pas une : la lettre dont nous avons parlé, adressée par Synésius à son frère. Mais n'oublions pas qu'entre le moment où il écrivit cette lettre et le jour de son ordination plusieurs mois s'écoulèrent. Après avoir soumis ses scrupules au métropolitain, il fut appelé à Alexandrie, et il s'y rendit : car c'est de là qu'après sa consécration il envoya à ses prêtres une sorte de mandement pour ordonner des prières. Là sans doute ses entretiens avec Théophile achevèrent de le décider et de le convaincre; le patriarche consumma l'œuvre qu'il avait commencée; mais ce ne fut point, on peut le croire, sans difficultés : car la foi n'illumina point subitement cette intelligence longtemps retenue dans les ténèbres du paganisme ou le demi-jour de la philosophie alexandrine. Mû par une voix mystérieuse, un Augustin entra tout d'un coup pleinement dans la vérité; mais Synésius ne s'éleva que par degrés, et à la suite de longues réflexions, au christianisme et à l'orthodoxie rigoureuse.

D'ailleurs ses hésitations durent s'accroître de la nécessité de quitter ce qu'il aimait. Devons-nous nous étonner qu'il ait longtemps gémi, pleuré, avant de se résigner ? Les plus saints même, les plus détachés de ce monde tremblaient souvent devant le ministère sacré. Grégoire de Nazianze, élevé dans la foi catholique et dégagé de tout lien, ne peut cependant, au bout de trente ans, étouffer entièrement une sorte de murmure contre son père qui l'a forcé d'entrer dans l'Église. Combien plus l'âme douce et tendre de Synésius dut être déchirée ! Sept mois entiers, ne pouvant

se résoudre à une séparation volontaire, il se débattit contre le sacerdoce, preuve irrécusable des devoirs et des sacrifices que lui imposait ce titre. Que la mort vienne briser nos affections, le cœur finit par accepter les immuables décrets de la Providence : mais être pour soi-même aussi impitoyable que la mort, c'est un sacrifice dont les forts seuls sont capables; et Synésius était faible, du moins il le dit. A l'exemple du Christ, dont il allait devenir le ministre, il eut ses larmes, ses terreurs, son agonie; il demanda qu'on détournât loin de lui le calice d'amertumes; mais comme le divin Maître aussi, il obéit, et finit par consentir à sa propre immolation.

Quand on se fut assuré de sa soumission et de sa foi, on l'ordonna : lui-même l'indique assez clairement quand il dit : Ce n'est pas vous qui m'avez vaincu; il a fallu la volonté de Dieu pour que je sois aujourd'hui ce que je n'étais point naguère. Avec l'aide de ce Dieu, à qui l'impossible est possible,» comme dit encore Synésius en parlant du changement qui vient de s'opérer dans sa vie, ce qui lui paraissait obscur lui devint clair, ce qui était difficile fut aisé. Il imposa silence à toutes ses affections; il n'avait besoin que d'être éclairé, que de connaître la loi positive (c'est le témoignage qu'il se rend plus tard en parlant à Théophile), pour faire violence à sa nature : nouvelle preuve, également incontestable, de sa soumission. Il se sépara donc de sa femme, dont ses lettres et ses ouvrages ne nous entretiennent plus désormais. Il avait voulu se voir entouré de nombreux enfants; quand il eut perdu les fils qui lui étaient nés avant son entrée dans le sacerdoce, il resta seul. Enfin, dans les écrits qu'il composa après son élévation à l'épiscopat, malgré quelques expressions empruntées à ses anciens souvenirs, on ne trouve aucune trace de doctrines contraires aux dogmes chrétiens; le philosophe paraît encore, mais se confondant cette fois avec l'évêque réellement orthodoxe. A moins de le déclarer hypocrite, comment s'expliquer la rigueur qu'il déploya plus tard dans son diocèse contre les hérétiques ? La conformité de son langage avec la foi catholique dut être sincère; car rien ne nous autorise à croire qu'il ait pu, qu'il ait voulu jamais déguiser sa pensée. Lui-même avait dit : «J'en prends à témoin Dieu et les hommes : si jamais je suis élevé à l'épiscopat, je ne feindrai pas d'adhérer à des dogmes que je n'admettrais point; je ne cacherai point mes croyances, et jamais ma bouche ne contredira mon cœur.»